

CHAPITRE XIII.

Le crime puni.

Bientôt de nouvelles infortunes vinrent fondre sur le malheureux Alonzo et aggraver encore les douleurs de son âme. Ses plus jeunes enfants moururent presque coup sur coup de la petite vérole à la fleur de l'âge. Ce n'est pas tout. Eugénie, sa fille aînée, jeune personne douée des plus belles qualités, était demandée en mariage par un jeune homme de bonne famille et d'un caractère noble et généreux. Eugénie aurait été au comble de ses vœux en s'unissant à ce vertueux jeune homme, et la mère aurait volontiers consenti; mais son père repoussa ce choix avec dédain, comme n'étant ni assez noble ni assez riche, et il força sa fille d'épouser un vieux duc d'un caractère détestable et de mauvaises mœurs, mais qui possédait une brillante fortune. Cette jeune femme, se voyant si malheureuse, succomba au bout de quelques années au chagrin qui la dévorait. Cette nouvelle perte frappa vivement Alonzo. « C'est mon orgueil et mon ambition qui l'ont conduite au tombeau. Moi qui ai fait périr le fils unique de mon frère, je suis

condamné à voir mourir tous mes enfants, et ma famille s'éteindra. »

C'est ce qui arriva. Philippe, son premier-né, le seul qui lui restait et qu'il avait toujours aimé plus que les autres, fut la victime des principes que son père lui avait inculqués : il lui enseigna à être fort susceptible sur le point d'honneur. L'honneur avant tout, telle était sa maxime favorite. La mère, plus sage et plus chrétienne, cherchait à effacer ces leçons pernicieuses.

« L'honneur, disait-elle, est sans doute une belle chose, mais il est à la vertu ce que l'éclat est à l'or. L'honneur sans la vertu n'est qu'un vain mot, une dorure trompeuse jetée sur un mauvais métal. Il faut, pour être vraiment un homme d'honneur, éviter non-seulement ce qui peut nous déshonorer aux yeux des hommes, mais ce qui nous souille et nous déshonore aux yeux de Dieu. »

Mais le jeune homme tenait peu de compte des sages leçons maternelles, et prenait exemple sur son père, qui ne voulait paraître homme d'honneur que devant les hommes. Il fit plus d'une extravagance, parce que l'honneur semblait l'exiger de lui. Un jour se croyant offensé par un de ses amis, il le provoqua en duel, et fit à son adversaire une blessure à laquelle ce-

lui-ci succomba sur-le-champ ; mais lui-même avait reçu trois coups d'épée dont il mourut peu de jours après. Quand le malheureux père apprit cette triste nouvelle, son âme en fut profondément ébranlée. « Trois blessures ! s'écria-t-il, trois blessures ! Pedro avait aussi donné trois coups de poignard à Fernando. Pour trois coups de poignard on me rend trois coups d'épée ; car le Ciel me frappe dans mon enfant chéri. » Sa douleur, son désespoir furent au comble.

Malgré le soin que prenait Alonzo de concentrer en lui-même et de cacher à tous les yeux sa tristesse et ses remords, il ne put les dérober à son épouse. Souvent la tendre Blanca, essayant de ranimer son courage, lui demandait la cause de sa mélancolie toujours croissante. « Confie tes chagrins au cœur d'une fidèle épouse, lui dit-elle, cela te soulagera, et peut-être pourrai-je te consoler. » Mais il gardait le plus opiniâtre silence ; car il jugeait son crime trop affreux pour oser le révéler à qui que ce fût.

Toutefois ces tourments, que pendant le jour il s'efforçait de renfermer dans son sein, s'en échappaient, à son insu, pendant la nuit. Souvent des rêves affreux venaient le tourmenter, et il s'écriait : « Fuis, laisse-moi, spectre sanglant ! pourquoi me fixer, me percer de tes

regards ? pourquoi montrer toujours ces trois blessures ? Grâce, grâce, cher Fernando, j'étais dans un délire ; je ne savais ce que je faisais. Pardonne-moi ; car tu es au ciel, et moi misérable, je souffre tous les tourments de l'enfer ; les flammes m'environnent de toutes parts, je brûle, je suis perdu !.... »

Blanca entendait souvent la nuit de semblables paroles sortir de la bouche de son époux. Souvent aussi elle entraît chez lui sans qu'il s'en aperçût, et le trouvait plongé dans de sombres pensées.

« La malédiction du Ciel est tombée sur ma maison ! dit-il une fois ; j'ai voulu enrichir mes enfants de l'héritage d'autrui, et ils n'ont pas eu même le mien. J'ai fait périr un enfant étranger, et j'ai perdu tous les miens. Je pensais faire rejaillir sur eux l'éclat d'une maison illustre, et je suis le dernier de ma race. Insensé que j'étais ! je croyais par l'emploi de moyens illicites me créer une belle existence dans le monde, et je me suis rendu le plus misérable des hommes. »

Son épouse entendit en tremblant ce déchirant aveu, et s'éloigna sans avoir été aperçue. Cette noble dame, déjà si profondément affligée de la mort de ses enfants, sentit sa douleur s'accroître encore par l'état où elle voyait son

mari. Malgré les torts et le crime d'Alonzo, elle le chérissait tendrement ; car elle voyait son repentir, et elle avait pitié de lui ; son silence sur ce sujet était un supplice pour elle ; car elle ne pouvait ni lui en parler, ni lui prodiguer ses consolations. Cette douleur de tous les jours épuisa ses forces et elle tomba dans une maladie de langueur.

Un jour qu'elle se sentait plus faible encore que de coutume, et que son mari était assis auprès de son lit, elle fit signe à la femme de chambre de s'éloigner. Alors prenant la main de son époux et jetant sur lui un regard angélique, elle lui dit d'une voix éteinte : « Cher époux, je vais te quitter, je n'ai plus que peu d'instant à vivre. Écoute mes dernières paroles, ce sont des paroles d'amour, de paix et de réconciliation. Il y a longtemps que je sais ce qui pèse si fort sur ta conscience, je l'ai pressenti même dès le principe. Tu as fait mourir Fernando, notre neveu. Ce crime est horrible : mais ne désespère point : la miséricorde de Dieu est infinie ; il pardonne au repentir sincère. Hâte-toi de te réconcilier avec lui ; sauve ton âme, sauve-la, afin que nous ne soyons pas séparés pour l'éternité, mais que nous puissions nous revoir dans le ciel ! »

Alonzo, dont les yeux n'avaient jamais versé

de pleurs, et dont le cœur avait été jusqu'à ce jour inaccessible à toute consolation, baisa avec émotion la main presque glacée de son épouse, et lui dit d'un ton déchirant et en laissant échapper un torrent de larmes :

« Chère Blanca, ange du ciel ! quoique tu saches que je suis un satan, tu as encore pitié de moi, et ton cœur m'a conservé sa tendresse. Ton amour me rend mon courage. Oui, la clémence de Dieu est infinie, et puisque tu me pardones, toi à qui j'ai causé tant de chagrins, j'ose encore espérer que Dieu me pardonnera aussi, que je trouverai grâce devant lui, et que nous nous reverrons dans le ciel. »

Elle lui sourit, jeta sur lui un dernier regard de tendresse, et expira. Alonzo tomba alors à genoux devant le lit de mort, leva au ciel ses mains jointes, et s'écria : « O Dieu ! qui venez de rappeler cet ange que je n'étais pas digne de posséder, faites-moi la grâce de mourir un jour comme elle. Tendez-moi une main secourable et aidez-moi à sortir, par une sincère et rigoureuse pénitence, du profond abîme qui me sépare d'elle et de vous. Toutes vos œuvres sont admirables, mais vous vous montrez mille fois plus admirable encore, ô Dieu des miséricordes ! en permettant au pécheur de rentrer dans la voie du salut. »

CHAPITRE XIV.

La pécheur réconcilié.

Après la mort de son épouse, Alonzo se retira dans le plus isolé de ses châteaux qu'entouraient de toutes parts des forêts et des montagnes. Il n'avait emmené avec lui que son seul valet de chambre. Là il voulut vivre éloigné du monde entier. Il passait presque tout son temps enfermé dans son cabinet à lire des livres de piété que son épouse lui avait laissés, et il s'aperçut bientôt que c'était un trésor plus précieux que tous les trésors de ce monde. Il trouvait dans ces livres, surtout dans le *Nouveau Testament* et dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, une foule de passages qu'elle avait soulignés, ou de notes écrites de sa main et qui renfermaient quelques-unes de ses pieuses réflexions et de ses pensées édifiantes. Ces lectures versèrent un baume de consolation dans son cœur.

Cependant, quelque soulagement que procurassent à son âme ces pieuses lectures, sa conscience ne se trouvait pas encore tranquillisée. Ses peines, pour être moins vives, ne se calmèrent pas tout à fait; sa santé en souffrit cruel-

lement, et il tomba malade. Alors il voulut voir un prêtre pour obtenir de lui les consolations de la religion. Son domestique lui amena un religieux qui demeurait dans un couvent de franciscains, à cinq lieues du château.

Ce religieux se nommait le frère Antonio; il était déjà sur l'âge, sa figure était pâle et maigre et sa tête chauve; ses traits annonçaient une âme compatissante, et le son de sa voix avait quelque chose de doux et de pénétrant: cependant il paraissait timide et embarrassé en présence du comte. L'aspect même de l'état où se trouvait Alonzo l'émut tellement, qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Le comte tendit la main au bon franciscain, et lui dit: « Mon vénérable Père, la part que vous prenez à mes peines m'est bien sensible et m'inspire la plus haute confiance en vous; mais je ne suis pas digne de vos larmes, car je suis un grand pécheur, et je n'ose pas vous avouer l'horrible secret qui me désespère. Quelle créature vile et incompréhensible que l'homme qui ose commettre une action qu'il n'ose avouer! Grand Dieu! accordez-moi la force de confesser mes fautes à votre ministre. »

Il retomba épuisé sur son oreiller, leva les regards vers le ciel et se tut. Il régna alors dans cette chambre, que la lueur vacillante de la

lampe éclairait à peine, un silence lugubre qui glaçait d'épouvante. On n'entendait d'autre bruit que le mouvement monotone de la pendule, et d'instant en instant un douloureux soupir du malade.

Le religieux, voyant qu'Alonzo ne pouvait se décider à parler, rompit enfin le silence : « Puisqu'il vous est si difficile de confesser votre crime, je vais vous aider. Vous avez ordonné dans le temps à un nommé Pedro de faire mourir par le poison ou par le fer votre jeune neveu pour vous emparer de sa fortune.

— Mon Père ! s'écria Alonzo terrifié, et regardant le religieux avec stupéfaction : d'où savez-vous cela ? qui vous l'a appris ?

— Il importe peu de connaître qui me l'a appris, il suffit que je le sache. Mais rassurez-vous, personne au monde ne le sait que moi. Maintenant je vais encore vous donner la meilleure de toutes les consolations : le crime n'a pas été consommé, votre neveu est encore vivant.

— Comment ! Fernando vit encore ! Au nom du Dieu tout-puissant, me dites-vous la vérité ? Est-ce bien vrai ?

— Oui, reprit le moine avec calme. Je puis l'affirmer devant Dieu. La sainte Providence veillait sur lui, et l'a sauvé comme par miracle. Le couteau qui devait lui donner la mort se

trouvait émoussé, le bras du meurtrier était comme paralysé, et son cœur, si dur auparavant, s'amollit et céda tout à coup à la voix de la pitié ; le sang de l'innocent enfant a coulé, mais ses blessures n'étaient pas mortelles. Fernando vit encore.

— Ah ! s'il pouvait être vrai, s'écria Alonzo, en tressaillant de joie, que Fernando fût encore vivant et que je ne fusse pas un meurtrier, je renâtrais moi-même à la vie. Oui, je serais prêt à confesser mon crime et à restituer ses biens à leur maître légitime. Mais, hélas ! cet espoir n'est qu'une illusion ; j'ai peine à y croire. Continuez, mon Père, dites-moi ce que Pedro fit de l'enfant.

— Quand Pedro, immobile devant sa victime, ne savait quel parti prendre et comment se soustraire à votre colère, le Ciel envoya à l'enfant un sauveur dans la personne d'un noble chevalier ; sans ce miraculeux secours l'enfant était perdu. Bernardo del Rio entra tout à coup, pansa les blessures de Fernando, et l'emporta.

— Bernardo del Rio, s'écria Alonzo au comble de la surprise ; mon ennemi, celui qui fut mis au ban de l'empire et que l'on croyait s'être enfui d'Espagne ?

— Lui-même : cet homme respectable, si Fernando.

faussement accusé, s'était réfugié dans les montagnes, et y vivait en ermite. Il conduisit le jeune Fernando dans sa retraite, l'éleva avec soin et le mena ensuite à l'université de Salamanque, bien résolu de faire valoir devant le trône les droits du jeune Fernando au comté d'Alvarès. Il possédait entre ses mains toutes les preuves nécessaires pour réussir dans ce projet; car Pedro, poussé par le repentir et le remords, l'avait instruit de tout en lui remettant vos lettres. Ces lettres, les trois blessures du jeune comte dont les cicatrices sont encore très-visibles, la statue de plâtre déposée dans le caveau de la famille et une foule d'autres circonstances auraient suffi pour vous convaincre de votre crime et faire réintégrer Fernando dans ses biens. Mais la mort a enlevé Bernardo avant l'exécution de ce projet, et le jeune Fernando qui ignorait sa naissance illustre se rendit à Londres avec un négociant; là, il gagna les bonnes grâces de l'ambassadeur d'Allemagne, qui l'emmena avec lui à Vienne; actuellement il habite la Bohême, et est père d'une charmante famille.»

Alonzo frémit à l'idée du malheur et de l'opprobre dont il avait été menacé sans qu'il s'en doutât. Il joignit les mains et s'écria plein de reconnaissance : « Quelles actions de grâces ne

vous dois-je pas, ô mon Dieu! vous avez tourné en bien tout ce que j'avais imaginé de mal. Oh! grâces vous soient rendues; je ne vous demande plus qu'une faveur : c'est de me conserver la vie jusqu'à ce que j'aie pu me réconcilier avec vous en expiant mes péchés par le repentir et la pénitence; et de revoir encore ce Fernando, mon neveu, que je haïssais tant, et que j'aime maintenant comme s'il était mon propre fils. Laissez-moi obtenir de lui mon pardon, ensuite je mourrai tranquille. O Seigneur! accordez-moi cette dernière grâce et ne rejetez pas ma prière, tout indigne que je suis de votre miséricorde! »

Alonzo questionna encore le bon religieux sur une foule de détails auxquels celui-ci répondit à sa satisfaction. On pense bien que la conversation ne manqua point de tomber aussi sur Pedro. « Le souvenir de ce malheureux jeune homme me fait bien de la peine, dit Alonzo, j'ai très-mal agi envers lui. Vraiment il n'avait pas une âme méchante, mais seulement un caractère trop faible, susceptible de recevoir avec une égale facilité les impressions du bien et du mal. Les espérances dont je le flattais et les menaces dont j'effrayai son esprit ont seules pu le déterminer à cet horrible forfait. Oh! combien je lui sais gré d'avoir épargné la vie du pauvre Fernando! je lui pardonne de m'avoir trompé

par ses feintes funérailles et par la fausse nouvelle de la mort de mon neveu. Mais je n'aurais pas cru qu'il fût capable de me trahir en révélant cette affaire à Bernardo et en lui livrant mes lettres. Cependant je lui pardonne encore de bon cœur, et vous, vénérable Père, souvenez-vous de cet infortuné dans vos prières.

— Ah ! ne me nommez pas vénérable, s'écria le religieux avec une très-vive émotion et en se jetant dans les bras du comte, j'en suis indigne ; moi aussi, je suis un grand pécheur, vous voyez ce Pedro qui vous a si indignement trompé et trahi. »

Qu'on s'imagine, si l'on peut, l'extrême surprise d'Alonzo ; il ne pouvait en croire ses yeux ni se persuader que Pedro vécut encore et qu'il se fût fait religieux. Jamais il n'aurait cru que ce vieillard, au visage ridé et à la tête chauve, fût le joyeux chanteur aux cheveux blonds et au teint fleuri. Il prit ses mains dans les siennes, fixa sur lui un regard de douleur, et lui dit avec émotion : « Dieu soit loué de t'avoir conservé la vie et donné le temps d'expier tes fautes ! Nous sommes devenus vieux tous les deux et nous avons beaucoup changé. Nous avons reconnu le vide et la fragilité des biens de ce monde. Je t'ai causé de grands chagrins, et les larmes que je te vois répandre m'accusent encore ; pardonne-

moi, mon cher Pedro ! Tu étais jeune et sans expérience ; j'étais dans l'âge mûr, et je connaissais le monde ; au lieu de te servir de guide dans le chemin de la vertu et de la piété, je t'ai, au contraire, poussé au mal ; mais raconte-moi donc ce qui t'est arrivé avant d'avoir retrouvé le calme et la paix de l'âme sous l'habit de Saint-François.

— Seigneur, puisque les aventures d'un infortuné peuvent vous intéresser, je vais vous en faire le récit. Peu de temps après mon attentat sur la personne du jeune Fernando, quand la première agitation de mon âme se fut un peu calmée, comme je comptais toujours sur vos promesses, le désir d'épouser Éléonore s'éveilla de nouveau dans mon cœur. Je me rendis chez elle, je lui appris que j'étais devenu propriétaire d'un domaine considérable, et je lui demandai sa main. Mais l'esprit pénétrant de cette demoiselle devina tout le mystère de ce subit changement dans ma fortune. « Quel effroyable trait de lumière ! s'écria-t-elle. Comment ! Don Alonzo vous a fait présent de ce bien ! Quelle espèce de service lui avez-vous donc rendu pour cela ? Ce n'est certainement pas votre talent pour le chant et pour la musique qu'il a eu l'intention de récompenser si généreusement. J'ai l'affreux pressentiment que vous lui avez servi d'instru-

ment pour accélérer la mort de son jeune neveu, et vous pensez que je pourrais épouser un meurtrier ! Non, non, jamais ! vous me faites horreur ! »

En achevant ces paroles, elle lança au ciel un regard de vive douleur : « Mon Dieu, ajouta-t-elle, combien je me suis trompée en aimant cet homme, j'en rougis de honte. » Des larmes amères coulaient de ses yeux. Je me jetai à ses pieds ; mais elle me repoussa avec horreur, et me dit : « Retire-toi, maudit serpent, tigre altéré de sang humain, et ne t'avise plus de te présenter devant mes yeux. »

Ma conscience, qui ne s'était jamais tout à fait endormie, s'éveilla alors avec une force nouvelle : elle me reprocha d'être un empoisonneur et un assassin ; car j'aurais en effet empoisonné le jeune comte si Dieu n'avait empêché que je trouvasse du poison. Le couteau dont je me suis servi s'est de même refusé à l'exécution de mon crime ; c'est encore Dieu qui l'a voulu ainsi ; je ne peux assez remercier le Tout-Puissant de la grâce qu'il me fit d'affaiblir mon bras quand j'allais égorger le pauvre enfant. Si mon crime eût été complètement consommé, je serais devenu fou, ou je serais mort de désespoir. Je regardai pour lors comme un devoir d'aider le jeune comte à recouvrer

son héritage. Ayant appris que le noble chevalier qui avait sauvé le petit Fernando, et le pieux ermite de la montagne étaient la même personne, j'allai le trouver, je lui remis vos lettres, et je le conjurai de mettre tout en œuvre pour faire rendre justice à Fernando.

« C'est bien là mon intention, me répondit cet excellent homme, et vous pouvez compter sur moi ; quand le moment d'agir sera venu je me porterai hautement accusateur contre Alonzo, en cas que les voies de douceur se trouvent impuissantes. En attendant j'enfermerai ces redoutables lettres dans un paquet que je remettrai au prieur du couvent des Chartreux, qui est mon ami, en le priant de les déposer dans les archives du couvent et de ne les remettre qu'à moi-même sans les avoir décachetées. Et vous aussi gardez le silence, et allez en paix. »

Ayant ainsi déchargé ma conscience et appris qu'Éléonore avait pris le voile dans l'ordre austère de Sainte-Clara, je pris la résolution de me retirer du monde et d'entrer dans un couvent. Je craignais cependant que si vous appreniez que je vous avais trahi et que j'étais encore vivant, vous n'employassiez tout pour vous venger ; voilà pourquoi, afin de me soustraire à vos poursuites, j'imaginai de briser ma mandoline sur les bords de la mer, et d'y déposer mon

chapeau et mon manteau afin de vous faire croire que je m'étais noyé.

Je me rendis ensuite dans une province très-éloignée, et je demandai à être reçu dans l'ordre de Saint-François, mais ce ne fut qu'après bien des instances et un long noviciat qu'on m'accorda cette faveur. Je me dévouai à la prière et à la méditation, et je remplis fidèlement les devoirs qui m'étaient imposés. Séparé du monde, j'appris cependant par hasard ou plutôt par la volonté divine que Bernardo était mort depuis longtemps, emportant avec lui dans la tombe le secret de l'existence de Fernando, qui avait quitté le pays. J'appris aussi que vous étiez venu habiter ce château et que vous y passiez une vie triste et solitaire. Je sentis alors le besoin de vous parler, et je priai mon supérieur de me désigner pour me rendre auprès de vous et vous apporter les secours de la religion dans votre maladie. C'est ainsi qu'après tant de tourments et de souffrances, Dieu a permis que nous nous revissions. »

Pedro continua : « Je suis venu pour entendre votre confession, et je vous ai fait la mienne : votre complice ne peut rien pour vous ; moi aussi, j'avais perdu l'espérance, mon crime me semblait plus grand que la miséricorde de Dieu. Enfin j'osai dévoiler mon âme tout entière à un

digne vieillard, le plus pieux des Pères de notre couvent. Il sut me faire mieux comprendre la clémence infinie de notre Sauveur, il m'expliqua l'infaillible efficacité d'un sincère repentir et les effets salutaires et consolants d'une bonne confession. Je les ai moi-même éprouvés ; car dès lors mon cœur s'ouvrit à l'espérance, et je cessai de frémir en songeant à l'Éternel. Voulez-vous que je vous envoie ce pieux vieillard ? » Alonzo y consentit. Le bon Père passa trois jours au château, et confessa le comte, qui avec la paix de l'âme recouvra promptement la santé du corps, et résolut de chercher Fernando pour lui rendre son héritage.

CHAPITRE XV.

L'injustice réparée.

Dès qu'Alonzo se sentit complètement rétabli, il partit, malgré son grand âge, pour se rendre en Bohême. Antonio l'accompagna sous le titre de chapelain. En passant à Vienne, il eut soin de se procurer pour Fernando une lettre du comte de Gallas ; cette lettre disait seulement quele personnage auquel on la remettait était

un grand d'Espagne qui voyageait en Bohême, et devait s'arrêter quelque temps au château. On recommandait à l'intendant de lui en faire les honneurs avec tous les égards dus à son rang distingué.

Lorsque après beaucoup de fatigues à travers les chemins âpres et raboteux de la Bohême, sa voiture fut arrivée au sommet d'une montagne fort élevée, il aperçut de loin l'antique château du comte de Gallas, séjour de Fernando. « Cher Antonio, dit-il à son compagnon de voyage, vous ne croiriez pas combien j'ai le cœur serré. Quand Fernando aura appris ce que j'ai voulu tenter contre lui, il ne pourra que me haïr et me regarder comme un monstre. Oh ! qu'il est douloureux pour un vieillard, un oncle, de paraître en coupable devant un jeune homme !

— Soyez tranquille, monsieur le comte : Fernando ignore, j'en suis sûr, que la tentative de meurtre faite contre lui venait de vous, il ne l'attribue qu'à la démence du joueur de luth. Cependant nous le questionnerons et nous verrons ce qu'il sait de cette histoire, afin de ne lui rien dire de plus qu'il n'est nécessaire.

— Vous avez raison, et nous acquerrons par ce moyen la certitude que cet intendant est véritablement notre Fernando. »

Ils descendirent au fond de la vallée, et arri-

vèrent dans un village dont les maisons étaient basses et construites en bois. Ils quittèrent la voiture et se rendirent à pied au château. Alonzo avait caché son riche costume de grand d'Espagne sous un large manteau, et Antonio, revêtu des habits de son Ordre, marchait un bréviaire à la main.

Ils entrèrent dans le jardin du château, et se dirigèrent par une belle allée qui les conduisit à un verger planté d'arbres de toute espèce. Un jeune garçon, au teint vermeil, était monté sur une échelle appuyée contre un cerisier chargé de fruits qu'il cueillait et qu'il laissait tomber dans le tablier de sa petite sœur. Un autre petit garçon en souriant arrangeait dans un joli panier les cerises que sa sœur lui présentait. Ces trois enfants eurent à peine aperçu les deux étrangers, qu'ils quittèrent aussitôt leur occupation. Les deux frères s'approchèrent du religieux, lui baisèrent la main avec respect et s'inclinèrent devant Alonzo tandis que leur petite sœur se tint timidement à l'écart.

« Ces messieurs viennent sans doute voir notre jardin ? dit l'ainé. Mon frère, veux-tu le leur montrer, pendant que je vais chercher papa. »

Les deux enfants conduisirent les voyageurs par tout le jardin, et leur firent admirer tour à

tour, avec la naïveté de leur âge, les allées, les plates-bandes, les berceaux, les statues et le grand bassin; mais surtout l'orangerie.

Le père de ces charmants enfants parut enfin au bout d'une longue allée. Alonzo alla au-devant de lui, et lui remit la lettre du comte de Gallas. Fernando en prit lecture, il regarda d'abord Alonzo avec étonnement, puis aussitôt lui présenta ses respects, ainsi qu'au Père franciscain. Cependant Alonzo sentait ses genoux trembler, il fut obligé de s'asseoir, et il pria Fernando de prendre place entre Antonio et lui. Après quelques politesses d'usage, Fernando engagea la conversation.

« Messieurs, dit-il, vous venez d'Espagne: c'est ma patrie, c'est là que j'ai passé les belles années de mon enfance.

— Comment! vous êtes né en Espagne? Et quels étaient vos parents? comment se fait-il que vous ayez préféré à cette belle et riche contrée les forêts et les montagnes de la Bohême?

— Mes aventures ont quelque chose de bizarre et de particulier; mes souvenirs d'enfance ressemblent à un rêve confus; je demeurais dans un château antique entouré d'un beau jardin. La dame que je regardais comme ma mère, qui ne l'était pas, comme je l'ai su depuis, était très-belle, et surtout très-bonne envers moi.

Mes trois frères et sœurs aînés, ou qu'alors je croyais l'être, s'appelaient Philippe, Eugénie et Carlos; j'ai oublié les noms des plus petits. Le seigneur que j'appelais mon père était rarement à la maison et n'aimait pas les enfants: nous le craignons tous. Voilà à peu près tout ce dont je me souviens. Je me rappelle encore cependant qu'un jour je fus subitement saisi d'une maladie grave. Ma mère, mes frères et mes sœurs partirent subitement, le père l'ordonnait ainsi, car il craignait que mon mal ne fût contagieux: il les pressa de partir, et depuis je ne les ai plus revus. Tout le monde m'abandonna, excepté un jeune homme, nommé Pedro, qui était un joueur de luth; il était fort aimable et nous plaisait à tous. Souvent il nous avait amusés en nous chantant de belles ballades, en nous apprenant toutes sortes de petits jeux; il nous faisait aussi de petits cadeaux. Pendant que j'étais malade, il resta auprès de moi pour me soigner. Soudain il devint fou et voulut me tuer avec un couteau. Il se laissa pourtant émouvoir par mes prières et me laissa la vie; cependant il m'avait fait trois blessures dont je porte encore les cicatrices. »

Alonzo écouta ce récit avec une grande attention: en entendant parler de son épouse et de ses enfants, il ne put retenir ses larmes. Pedro

aussi pâliissait et tremblait en se souvenant de son attentat. Mais tous deux se réjouissaient intérieurement d'apprendre que Fernando n'attribuait cette action détestable qu'à la démence du joueur de luth, et qu'il ignorait complètement qu'elle fût le résultat d'un complot. Fernando raconta ensuite son séjour dans l'ermitage, ainsi que les circonstances qui l'avaient conduit à Londres, à Vienne et enfin en Bohême.

Alonzo ne douta plus que l'intendant du comte de Gallas ne fût en effet le fils de son frère Alvarès. Cependant, pour avoir encore plus de certitude, il lui dit : « L'histoire de votre vie est en effet extraordinaire, mais n'avez-vous donc appris rien de plus sur votre origine ? »

— Hélas ! non, jamais, répondit tristement Fernando. Le Père Bernardo m'avait bien promis de me découvrir le mystère qui enveloppe ma naissance, mais la mort l'a surpris avant qu'il pût accomplir cette promesse.

— Eh bien ! dit Alonzo, moi je pourrai peut-être vous apprendre quelque chose, mais il s'agit de savoir si vous êtes en effet ce même enfant que cet insensé de Pedro frappa de son couteau. Peut-on voir encore la trace de vos trois blessures ?

— Oui certainement. » A ces mots, Fernando ouvrit son gilet, et montra ses cicatrices. Alonzo

se leva alors, ouvrit les bras, se jeta au cou de Fernando, le pressa contre son cœur et lui dit en versant des larmes : « O Fernando ! tu es mon neveu, le fils de mon excellent frère ! tu es le comte Alvarès, l'unique héritier d'un des plus beaux comtés d'Espagne. Un fatal concours de circonstances t'a privé de cet héritage ; tu grandis sans connaître ton illustre origine, moi-même je te croyais mort, mais dès que j'appris que tu existais encore, je brûlai du désir de te presser sur mon cœur, et je quittai la belle Espagne pour venir te chercher jusque dans les forêts de la Bohême, afin de jouir du bonheur de te revoir, de réparer les injustices que tu as souffertes, de te ramener en triomphe dans ta patrie, et de te réintégrer dans tes biens et dans ton rang. Combien je suis heureux de te retrouver, mon cher Fernando ; reconnais en moi ton oncle, accorde-moi ton amitié, et je mourrai heureux. »

Fernando était au comble de la surprise ; il embrassa son oncle en versant les plus douces larmes. Alonzo pleurait aussi de joie, mais son bonheur était troublé par cette secrète pensée : « Ah ! si mon neveu savait combien je fus coupable envers lui, il me détesterait et me repousserait avec horreur. » C'est ainsi que le souvenir d'une action coupable peut empoisonner

même les plus beaux moments de notre vie.

Alors Alonzo ouvrit son manteau, détacha l'étoile de diamants qui brillait sur sa poitrine et dit à Fernando : « Voici la décoration de grand d'Espagne que , te croyant mort, j'ai portée jusqu'ici ; et ces insignes et cette dignité te reviennent de droit. Viens, que j'attache cette croix sur ta poitrine ! qu'elle soit un faible dédommagement des blessures dont cette poitrine conserve encore les cicatrices.

— Oh ! s'écria Fernando, lorsque je reçus ces blessures, pouvais-je croire qu'elles dussent un jour amener une si heureuse découverte et me valoir tant de bonheur ? C'est donc ainsi que Dieu sait faire servir à notre bonheur nos malheurs mêmes ! »

CHAPITRE XVI.

Orgueil et fidélité.

Pendant qu'Alonzo se faisait connaître à son neveu et le décorait des insignes de son rang, Clara, l'épouse de Fernando, vint aussi pour complimenter les étrangers, mais lorsqu'en approchant par une petite allée couverte elle aperçut l'étoile qui brillait sur la poitrine de

son mari et qu'elle l'entendit appeler comte don Fernando, elle pâlit ; il lui sembla qu'un abîme se creusait entre elle et lui, et elle s'arrêta avec effroi.

Personne n'avait remarqué Clara ; et Alonzo dit à son neveu : « Partons, ma voiture est prête, je vais te présenter à l'empereur, afin qu'en sa qualité de roi d'Espagne, il te confirme dans la possession de tes biens et de tes titres, ainsi que tes aimables enfants et ton épouse. De quelle famille est-elle ?

— Elle est la fille d'un garde-forestier nommé Hermann.

— Quoi ! comment ! s'écria Alonzo, et son visage se rembrunit, car son orgueil était révolté. Comment ! la fille d'un forestier, d'un garde-chasse ! voilà qui est affreux ; je ne m'y serais pas attendu. Toute ma joie s'évanouit et je ne vois plus de termes à mes peines. »

Fernando fut consterné de ces paroles étranges. Alonzo s'en aperçut et reprit : « Il est vrai que tu ne savais pas que tu fusses issu d'une des plus anciennes familles du royaume, autrement tu n'aurais pas eu la malheureuse idée d'épouser une roturière, fille d'un simple chasseur. Il nous faut voir ce qu'il y aurait à faire pour réparer cette faute, car cette mésalliance me donnerait la mort. »

Ces paroles déchiraient le cœur de Clara ; elle s'éloigna sans avoir été aperçue.

Alonzo se leva et se promena à grands pas en se frappant le front, et tout d'un coup s'arrêtant devant Antonio, il lui dit : « Tâchez de trouver un remède à ce malheur, mon Père ; autant que je crois le savoir, l'erreur est un cas de divorce : dites-le-moi, peut-on déclarer que ce mariage est le fruit d'une erreur et obtenir qu'il soit rompu ? »

— Oui, une erreur dans les personnes est un cas de nullité ; mais dans la circonstance actuelle le cas me semble différent, savoir qu'une personne s'est trompée sur son propre compte. Il faut avoir recours à l'autorité ecclésiastique, qui donnera une solution.

— Il n'y a pas besoin de solution ni de tant de réflexions, s'écria Fernando avec chaleur : je ne me séparerai jamais de mon épouse, pas même pour les deux couronnes de l'empereur. Je lui garderai jusqu'au tombeau la foi que je lui ai jurée au pied de l'autel en présence de Dieu. Rien, rien ne nous séparera que la mort seule ! J'ai d'abord appris avec plaisir que j'étais comte ; mais c'était une folie : l'éclat de ce titre ne m'a ébloui qu'un moment, ce rêve a passé aussi vite qu'il est venu. Reprenez votre comté, je n'en veux point. Je suis charmé d'avoir fait

la connaissance d'un oncle dont j'ignorais le nom et l'existence ; mais qu'il ne soit plus question de me séparer de ma Clara. Retournez dans votre belle Espagne ; quant à moi, je resterai ici, dans ma chère Bohême, ma seconde patrie, où je suis heureux, et où je terminerai mes jours, entouré de ma femme et de mes enfants. Je suis même surpris que vous ayez pu me faire une proposition qui blesse toute âme honnête et chrétienne. Maintenant, pardonnez si je vous quitte, je me sens trop ému pour continuer cette conversation. »

Fernando alla trouver son épouse : comme elle lui avait dit qu'elle irait le rejoindre au jardin et qu'il ne la voyait pas arriver, il était inquiet. Il la trouva dans sa chambre, entourée de ses enfants et fondant en larmes avec eux. « Clara, ma chère Clara, au nom du Ciel, qu'as-tu donc ? »

Clara leva douloureusement les yeux sur son mari, et s'écria, en voyant la décoration qui était encore attachée sur son habit : « Oh ! cette étoile est pour moi et mes enfants une véritable étoile de malheur. Te voilà comte maintenant, et moi, je ne suis que la fille d'un pauvre garde-forestier. Ton oncle n'approuvera jamais notre union ; il songe même à nous séparer, à te faire épouser une dame de haut parage après m'avoir abandonnée ; il te forcera même à renier tes

enfants et à leur défendre de porter ton nom. Oh ! je ne survivrai pas à cette douleur, elle me plongera dans la tombe.

— Clara, chère Clara, lui dit Fernando en la serrant dans ses bras, comment peux-tu penser si mal de ton mari, et me croire capable de te répudier et de méconnaître nos enfants ? Dieu m'en garde ! Non, jamais je ne me séparerai de toi. J'ai renoncé à tout mon héritage et fait connaître mes intentions à mon oncle ; et devant toi j'arrache de ma poitrine cette étoile de diamants. Va, toi seule es pour moi l'étoile de bonheur que le Seigneur a fait lever pour embellir mes jours sur la terre. Le lien qui nous unit est indissoluble et sacré : c'est Dieu lui-même qui a reçu nos serments, lui seul pourra nous en relever par la mort. »

Il s'assit près d'elle et lui prodigua les plus tendres consolations. Ses larmes de douleur se changèrent en larmes de joie : « Cher Fernando, combien je t'aime ; ton cœur est si noble ! Ta tendresse, ton attachement pour moi ont été mis à l'épreuve, comme l'or qui passe par le feu : et maintenant je serai, si cela est possible, encore plus heureuse que jamais ! »

Fernando aussi était vivement ému. Les deux époux serrèrent leurs enfants dans leurs bras, et l'heureux père leur dit : « Oui, mes chers

enfants, je reste avec vous et avec votre excellente mère. L'amour, l'union nous rendront plus heureux que toutes les grandeurs et les richesses du monde. »

CHAPITRE XVII.

Heureuse conclusion.

A peine Fernando avait-il rassuré et consolé sa chère Clara, les enfants sautaient encore et poussaient des cris de joie, lorsque la porte s'ouvrit, et Alonzo entra avec Antonio, et s'adressant à Fernando, il lui dit : « Mon cher neveu, je t'en prie, sois donc raisonnable. Il ne s'agit pas ici d'une bagatelle, mais d'une fortune immense, du titre et des privilèges de l'ancienne maison d'Alvarès. Ta femme actuelle ne pourra jamais porter le titre de comtesse, étant d'une naissance roturière. Jamais tu ne pourrais la faire admettre dans les sociétés de la haute noblesse. Songe aux difficultés de ta position. Tes enfants mêmes ne pourront jamais hériter de ton comté, il retombera au domaine de la couronne. Cette perte serait immense. Écoute, je vais acheter pour ta Clara ce château ou quelque